

PRÉFACE DE L'AUTEUR

*C'était le temps où ils étaient « corrects », qui précède
le temps où ils nous donnèrent des « leçons de politesse ».*

DE PARIS À CHAPELON. LA CARAVANE

Le 10 juin, à onze heures du matin, je rencontre Tr... avenue des Champs-Élysées. Nous décidons d'aller jusqu'au Continental, « pour savoir quelque chose ». Au milieu de l'avenue, un ouvrier, avec un pic pneumatique, arrache quelques pavés. Réparation de voirie ou défense contre les chars ? Cependant un jet d'eau arroseur répand ses perles sur le gazon d'une pelouse. Ce jet d'eau nous inspire des pensées puériles, il nous donne confiance : « Si c'était grave, on ne penserait pas à arroser le gazon... »

« À Dieu vat... », lui dis-je en le quittant. « En temps de guerre, me dit-il, Dieu existe... » Ce n'est point un acte de foi. Il veut dire que ni lui ni moi n'avons de prise sur l'événement, que l'histoire se fait sans nous.

La rue d'Assas, ma rue, est vide. Les gens à auto quotidienne, ceux qui laissent leur voiture au ras du trottoir, pendant qu'ils déjeunent, sont partis depuis longtemps. Je ne suis pas pressé de partir. Les plus sages avis, les plus compétents n'ont pas entraîné ma conviction. Il ne s'agit pas de raison. Ma certitude et ma sécurité sont au fond de moi-même dans une région que n'atteignent ni le calcul stratégique ni la raison. « Paris, c'est Paris, et il n'est pas possible que les Allemands y entrent. »

Cependant A..., dans la nuit, m'a donné l'ordre amical, l'ordre fraternel de mettre soixante kilomètres entre les Allemands et nous. Je suis décidé à obéir, mais c'est presque par gentillesse. Je pense que son amitié est anxieuse, comme serait la mienne en pareil cas, qu'il est au plein du risque et ne craint que pour nous.

Comme chaque année, nous prenons la route pour Saint-Amour, qui est notre point fixe entre Jura, Bresse et Basse-Bourgogne. Nous partons le 11 juin à neuf heures du matin. Nous pensons, sans nous presser, arriver vers cinq heures de l'après-midi. Étrange départ cependant. Paris est recouvert d'un entonnoir de suie. Je n'ai jamais su ce qu'était cette nuée noire. Fumée des réservoirs d'essence de Rouen ? Moyen de guerre imaginé par nous, par les Allemands ?

Je laisse la guerre derrière moi. Je n'y mets pas d'hyprocrisie. Je me donne une permission de détente. Depuis septembre de l'autre année, j'ai tenté de ne pas mentir et de ne pas me mentir. J'ai accepté le rôle de Don Diègue. Et je crois qu'il n'y a plus de civilisation, pour des siècles, si le soldat, comme l'a dit le général Weygand, ne s'accroche pas au sol. Cette semaine même, j'ai tenté de définir cet accrochage, de me mettre dans la peau du soldat qui s'accroche. J'ai souffert de ce consentement à l'héroïsme. Cette souffrance seule m'a consolé et rassuré.

Porte d'Italie, Villejuif, Thiais. La circulation est comme en semaine. Bientôt, la route s'encombre, comme un dimanche soir. Je m'arrête devant un poste d'essence. Cette femme qui tient le tuyau à bras levés, j'ai aussitôt le sentiment qu'il y a entre elle et moi autre chose que le trafic d'un carburant. Elle m'attend. Immobile, elle tient le tuyau plus haut que sa tête, elle ne fait pas un pas vers le réservoir de la voiture. Et ses yeux cherchent les miens. Et elle me dit : « La Russie a déclaré la guerre à l'Allemagne... »